

LA JUSTICE DIVINE.

CHAPITRE IV.

Cette séparation fut un coup terrible pour M. Imbert ; et quoique depuis longtemps il eût renoncé à toutes les espérances si chèrement conçues pour son fils ; quoiqu'il eût été contraint d'étouffer toutes les affections de son cœur, pourtant une énergie fautive l'avait soutenu jusque là contre les derniers abattements du chagrin. En présence de Paul, il voulait se montrer calme, froid, sévère, et il se raidissait pour soutenir ce triste rôle. Mais une fois seul, une fois délivré de la tâche accablante que lui imposait le sentiment de sa dignité, il s'abandonna sans réserve à l'immensité de sa douleur ; car, pour lui, homme de science, austère magistrat, que son fils n'eût pas marché sur ses traces, qu'il n'eût pas soutenu et rehaussé le nom de la famille, qu'il avilit par de misérables plaisirs les dons d'une belle intelligence, c'était un insupportable affront, un irrémédiable malheur. Et si l'on ajoute que ce grave caractère, toujours retenu au dehors, froid pour le monde, ennemi des joies frivoles, se voyait trompé dans la seule affection où il eût concentré toutes les tendresses d'un cœur déjà cruellement sevré par la mort, on jugera l'excès de ce désespoir. Certainement il eût mille fois préféré voir son fils couché dans la tombe : il eût gémé, il eût pleuré sans doute ; mais il eût compris les rigueurs de cette inflexible loi, tandis qu'il ne pouvait comprendre l'abaissement, l'ingratitude, l'abandon d'un enfant tant aimé. Renfermé dans sa chambre, presque invisible à ses rares amis, M. Imbert s'affaissait de plus en plus : ceux qui parvenaient à le voir, demeureraient saisis de pitié, et chacun, en s'éloignant, prononçait tout bas un arrêt que le malheureux père souhaitait lui-même avec une fiévreuse ardeur. Cependant cet état se prolongeait, et trois ou quatre années s'écoulaient sans terminer cette pénible existence. De temps à autre, Paul venait passer quelques heures dans la maison : au commencement, c'était tous les huit jours ; plus tard, la durée des intervalles augmenta, et quelquefois un mois se passait sans aucune visite. Ces rencontres produisaient deux résultats différens : elles semblaient ranimer M. Imbert, qui s'efforçait toujours de paraître avec une fermeté magistrale devant son fils ; au contraire, elles remplissaient Paul d'inquiétudes et de remords : aussi hésitait-il toujours, au milieu des frivolités de son existence, à repaître dans une maison où tout se traduisait pour lui en reproches sanglants.

D'après ce que nous avons exposé plus haut des projets de Paul, il est facile de deviner son genre de vie. Bien entendu, sa grande ardeur de travail et de régularité s'était subitement évanouie : et une fois libre dans sa chambre d'étudiant (laquelle était située précisément en face de l'École), il ne s'occupait pas plus du droit que s'il eût été à l'autre bout du monde. Mais, en revanche, il était impatient d'écrire, de prendre place parmi les écrivains en vogue, de se créer, en un mot, un nom dans la littérature. Bientôt il aurait vingt ans ; il n'y avait donc pas de temps à perdre, car à vingt-cinq ans, au plus tard, il fallait être un homme illustre, un grand homme, ou ne se pas mêler du métier. Le siècle, le nombre infini des concurrents (et sans doute aussi les merveilleux développemens de l'esprit humain) exigeaient cette rare précocité. Donc Paul, en compagnie d'Albert, se mit à l'œuvre, quoique d'abord une petite difficulté se présentât à son esprit.

—Sais-tu bien, dit-il à son ami qui griffonnait déjà, sans hésiter, de fort curieuses tirades sur la politique, sais-tu bien que je ne sais trop sur quoi je dois écrire.

—Bah ! fit Albert.

—Ma parole ! j'aimerais mieux faire tout de suite un drame que ce méchant petit article ! Des drames, j'en ferai à la douzaine. Du reste, j'espère bien y venir. Il faut se faire connaître, pourtant, et commencer par le feuilleton... Du diable ! si je sais que leur dire...

—Des impressions de voyage !

—Il faudrait avoir voyagé.

—Eh bien ! ne connais-tu pas les environs de Paris ? Tous les pays se ressemblent à quelque petite citose près. Figuré-toi que la butte Montmartre a quelques mille pieds de plus, et tu es en Suisse ; figure-toi que de la terrasse du bord de l'eau tu n'aperçois pas l'autre rive de la Seine et te voilà sur les bords de la mer, et *cætera, et cætera* !

—Au fait, tu me donnes-là une excellente idée. Mon père a beaucoup voyagé autrefois, il a dans son cabinet d'énormes cahiers de notes qui m'ont bien ennuyé parce qu'il me les faisait lire et qu'elles étaient fort savantes, sans le moindre mot de rire. En les rajeunissant et en les égayant on en ferait de charmans feuilletons, et une masse !

—À merveille ! s'écria Albert.

—Oui, mais en attendant, puisque j'ai la plume à la main, je voudrais écrire quelques pages d'imagination. Je cherche... Attends... m'y voici, je je crois... Très bien ! chut ! laisse-moi.

Nos deux amis travaillèrent ainsi deux à trois heures, se communiquant de temps à autre ce qu'ils venaient d'écrire, et se félicitaient réciproquement sur la féconde beauté de leur imaginative. Dès qu'ils eurent terminé leurs articles, ils se rendirent chez Thorigny, qui en prit immédiatement lecture.

—Messieurs, leur dit Thorigny, après avoir déchiffré les deux manuscrits, je suis enchanté de votre travail ; on ne peut avoir plus d'esprit. Je n'ai qu'une seule observation à faire, c'est qu'il vous manque un peu l'habitude de la grammaire : je vous engage donc à l'étudier pour arriver à plus d'exactitude et de correction dans l'orthographe. À cela près vos articles sont excellens ; rapportez-les moi dans une huitaine et ils passeront au plus tôt. On entreprit donc avec pieusement l'étude de la grammaire, et enfin, non

sans avoir maudit cent fois les lois barbares de la syntaxe, on se mit en état de soutenir dignement l'examen du cousin Thorigny, qui d'ailleurs, en fait de style, ne tenait guère qu'au judicieux emploi des caractères et des signes orthographiques. Paul se trouva donc bientôt initié aux habitudes du journalisme : il se levait assez tard, couvrait à la hâte quelques feuilles de papier, parcourait les romans nouveaux, se montrait dans les théâtres, dans les salons politiques et les cercles littéraires. De la sorte il s'était arrangé une existence de jeune homme assez souriante ; les plaisirs abondaient autour de lui, et il n'éprouvait que le regret de ne pouvoir suffire à tant d'aimables occasions. Il est vrai que l'ambition y perdait quelque chose, et que, sur ce pied, il courait le risque de n'être que fort médiocrement illustre, même à trente ans. Mais on ne peut réunir tous les avantages.—Et puis, se disait Paul, j'ai du génie ou je n'en ai pas : si j'en ai, comme tout me porte à le croire, il brillera toujours assez de lui-même.

Un jour qu'il donnait à déjeuner à quelques joyeux amis, un domestique de son père vint précipitamment dans sa chambre, et, le visage renversé, la voix tremblante, lui apprend que depuis le matin son père est à toute extrémité.

—Hâtez-vous, Monsieur, ajoute le domestique, car le médecin, qui est déjà venu, ne laisse que peu d'espoir.

À cette nouvelle, Paul demeure frappé de stupeur : il n'ose faire des questions, car il redoute d'apprendre la cause de ce mal subit ; il prend donc en silence congé de ses amis, et se dirige à la hâte vers la maison. Il entre dans la chambre de son père, et s'avance en frémissant vers le lit. M. Imbert est couché ; pâle, décharné, couvert d'une froide sueur, il paraît lutter contre une déchirante agonie. Cependant il lève les yeux, regarde son fils et demeure immobile comme s'il ne le reconnaissait pas.

—Mon père, lui dit Paul, comment vous trouvez-vous ?

Pas de réponse : peut-être que la souffrance empêche son père de parler. Paul attend ; debout, inquiet, le regard attaché sur le visage du malade, il épie un mouvement, un signe, et ne découvre que la sombre fixité de la mort. Le domestique apporte une potion : Paul la prend en ses mains et la présente lui-même. M. Imbert soulève une ses mains et repousse le vase.

—Mon père, prenez cela, vous vous trouverez mieux.

—Laisse-moi, répond M. Imbert d'une voix sourde.

—Mon père, le médecin l'ordonne... Ayez pitié de vous et de nous !

—Joseph, servez-moi, mon ami, reprit M. Imbert en s'adressant au domestique.

Paul comprend maintenant avec effroi la pensée qui domine dans l'esprit de son père. Son père le repousse comme la funeste cause de son mal, et se venge, au lit de la mort, en lui refusant un mot d'adieu, un mot de pardon. Cette idée, à mesure qu'il s'y arrête, redouble son épouvante et le glace d'horreur. Il ne veut pas, il ne peut pas rester sous le coup de cette effrayante réprobation ; car si son père venait à mourir ainsi, tout à coup, il lui semble que toute sa vie serait empoisonnée par cet odieux souvenir. Il se rapproche donc du lit eu faisant signe au domestique de sortir un moment.

—Mon père, dit-il d'une voix pleine de larmes, est-ce que vous ne me pardonnerez pas des torts que j'avoue et que je déteste ?... J'ai été bien coupable envers vous... C'est vrai ! mais je vous proteste que je veux oublier le passé... Mon père, un mot, je vous conjure, un seul mot... Dites que vous me pardonnez.

—Jamais !..

—O Dieu ! s'écria Paul en sanglottant, est-il possible que vous ne voulez pas me pardonner quand je pleure à vos pieds !... Mon père, vous me vouez donc au désespoir ?... je vous jure que je n'aurai pas d'autre volonté que la vôtre à l'avenir !

—Il est trop tard ! vous m'avez tué !

Ces mots s'enfoncèrent comme un glaive dans le cœur de Paul ; éperdu, consterné, il se cacha la tête dans ses mains et ne fit plus entendre, durant plusieurs heures, que de sourds gémissemens.

Cependant il se passait entre les subalternes de la maison quelques circonstances que nous devons rapporter : Le domestique que Paul avait congédié pour un moment était descendu à l'office, et la cuisinière, qui depuis vingt-cinq ans était au service de la famille, demandait avec empressement des nouvelles du malade.

—Il ne va pas mieux, répondit tristement Joseph, et je crois que le médecin ne s'est pas trompé en disant, qu'il n'y avait plus d'espoir. Et dire qu'il ne veut parler à M. Paul.

—Vraiment !

—C'est ça qui le tue !

—Savez-vous, Joseph, que c'est une chose terrible que de mourir comme cela, sans une consolation !

—Ne m'en parlez pas, Marianne, j'en suis tout saisi, tout bouleversé ! et je n'entre plus dans la chambre qu'en tremblant... C'est que, voyez-vous, il a déjà la figure d'un mort !

—Pauvre homme ! reprit Marianne en essuyant une grosse larme. Ah ! ça, Joseph, et si j'allais chez monsieur le curé de la paroisse ?

—Chez monsieur le curé ! y pensez-vous ? Monsieur n'était pas un homme d'église.

—Ça n'empêche pas, Joseph, lorsqu'on voit la mort de si près, on n'aime pas à être seul. Moi, qui vous parle, j'ai vu bien des gens qui se moquaient des prêtres, et qui, à cette heure-là, les remerciaient en pleurant d'être venus les voir.